

par **Matthias
WIRZ,**
*Communauté de Bose
(Italie)*

Quel espoir pour l'œcuménisme ?

Un regard réformé européen

L'heure actuelle, pour l'œcuménisme, est bien souvent au découragement : alors qu'on se réjouissait il y a quarante ou cinquante ans d'ouvertures enthousiasmantes et de démarches qui apparaissaient prometteuses, le cheminement vers l'unité de tous les disciples du Christ semble désormais s'enliser. Nombreux sont ceux qui, depuis bien des années déjà, parlent d'un essoufflement, voire d'une situation comateuse du mouvement œcuménique, ou encore d'un « hiver œcuménique ». Y a-t-il toutefois des signes d'espoir dans le mouvement œcuménique ? Et si oui, où peut-on les apercevoir, sans recourir à un simple optimisme, certes de bon aloi, mais peut-être trop naïf ?

La longévité même du mouvement œcuménique peut sans doute constituer un premier élément d'espoir. En effet, si l'on date les pas initiaux de l'œcuménisme moderne de la Conférence mondiale missionnaire d'Edimbourg en 1910, voilà plus d'un siècle que les disciples du Christ ont pris conscience du caractère anti-évangélique de leurs divisions, et qu'ils ont compris que des démarches de réconciliation et de rapprochement devaient être entreprises, par fidélité à l'appel du Christ et en vue de l'authenticité du témoignage de la foi. Il est alors encourageant de mesurer que durant toutes ces années, ce mouvement ne s'est pas éteint, et que – malgré son apparente morosité actuelle – il continue d'inspirer des recherches dans toutes les Eglises. Lorsqu'on a donc l'impression que l'œcuménisme avance peu aujourd'hui, ou que les diverses confessions procèdent sur des voies parallèles, il s'agit aussi de mesurer que des rapprochements marquants ont effectivement été enregistrés au cours des décennies

passées, et que les Eglises – dans leur très grande majorité – continuent d'affirmer leur volonté d'étudier ensemble les points de dissension sur lesquels elles doivent encore s'accorder. L'espoir, dans ce cas, consiste à ne pas s'arrêter seulement à l'impression actuelle de marasme, mais de prendre conscience qu'en partant de l'acquis actuel déjà réjouissant, d'autres démarches – peut-être moins visibles – continuent d'être envisagées de la part des Eglises.

Par ailleurs, les avancées significatives que les Eglises ont accomplies au cours de ce siècle d'œcuménisme (et sur lesquelles nous reviendrons plus amplement par la suite) sont en elles-mêmes de forts messages d'espoir pour la réconciliation de tous les chrétiens. Ces résultats – et le climat de rencontre et de dialogue même qui les a engendrés – ont produit le plus souvent, au niveau de la vie ecclésiale ordinaire, un contexte pacifique de cohabitation inter-confessionnelle, voire de collaboration, qui a remplacé la situation d'antagonisme, ou même d'inimitié qui caractérisait en général l'époque précédente. Comment ne pas se réjouir de cet acquis solide et ne pas espérer à partir de là un futur encourageant pour le mouvement œcuménique et le but qu'il poursuit ?

Le Christ, espérance œcuménique

Mais plus encore que de prendre en considération, dans une perspective nécessairement limitée, les situations ecclésiales et œcuméniques actuelles, il faut avant tout, pour trouver des raisons d'espérer dans ce domaine, accepter de retourner notre compréhension de l'espoir, pour nous ouvrir à l'espérance. Il faut alors renoncer à l'attitude naturelle d'une attente hypothétique (ce que nous appelons l'espoir), et nous convertir à l'espérance, laquelle va contre nos évidences humaines, parce que sa certitude réside dans l'avenir et qu'elle résulte de la foi. Oui, l'espérance trouve son ancrage certain dans l'avenir, et non dans notre aujourd'hui perçu selon une perspective humaine ; c'est depuis ce futur qu'elle interroge le présent et le transforme en l'attirant à elle.

Or le contenu de cette espérance, en christianisme, n'est autre que le Christ : « Jésus Christ, notre espérance » (1Tm 1,1), écrit l'apôtre Paul. Ou encore : « Christ au milieu de vous, l'espérance de la gloire » (Col 1,27). Vraiment, celui dont la vie, la mort et la résurrection rendent certaine l'attente de la venue glorieuse constitue aujourd'hui déjà, pour ceux qui croient en lui, le fondement de l'espérance. Et c'est précisément le Christ Jésus qui, à l'heure de passer de ce monde au Père, a adressé à ce dernier sa prière testamentaire, deman-

dant que tous ses disciples « soient un comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi » (Jn 17,21). Notre espérance œcuménique repose donc avant tout sur le fait que celui qui l'incarne ultimement en a exprimé la volonté à son Père, en présence des disciples qu'elle concerne. Puisque c'est lui qui la veut, c'est lui aussi qui la donnera de la part du Père. Ainsi l'œcuménisme devient-il objet de notre foi, et ne reste-t-il pas qu'une simple option pour les chrétiens : il nous est alors pleinement permis d'espérer la réalisation de l'unité visible de tous les disciples du Christ puisqu'elle constitue la volonté de celui-là même qui est l'espérance de tous les croyants en lui.

Mais sachons garder la mesure : l'objet premier et dernier de l'espérance chrétienne reste toujours le Royaume et non l'unité des Eglises ! Toutefois si nos espérances humaines sont toujours relativisées et critiquées par cet avenir absolu de Dieu, il les rend aussi plus inventives. Il peut alors « les confirmer, les amplifier, révéler leur nécessité, leur urgence. C'est le cas pour l'œcuménisme, en particulier : on peut douter qu'il soit autre chose qu'un rapprochement à l'infini, et en fait la perpétuation du *statu quo* des confessions, à moins que la perspective de l'Eglise une, telle que Dieu, de son avenir, la voit et la veut, ne vienne donner l'imagination et l'énergie nécessaires pour sortir de l'état de fait, pour le dépasser »¹.

Cette certitude nous amène alors à cette prise de conscience : dans l'œcuménisme, il s'agit avant tout de revenir aux fondamentaux. En effet, l'essentiel, qui est commun, est déjà donné dans le Christ. Quelle plus grande espérance peut-il y avoir pour ceux qui croient en lui ? Ainsi, l'unité est-elle un don de Dieu, en Christ : à nous de tout prédisposer pour le recevoir.

Mais où peut-on découvrir des signes de ce don de Dieu, déjà (partiellement) donné ? On peut distinguer deux versants du mouvement œcuménique² : tout d'abord l'action commune, qui rassemble à différents niveaux les chrétiens séparés, et d'autre part le dialogue doctrinal, qui patiemment leur permet d'avancer sur le plan théologique vers l'unité de toutes les Eglises.

Lieux d'unité

Dans le domaine de l'action commune (où ne se pose en principe aucun problème immédiat du point de vue dogmatique), bien

¹ P.-Y. Emery, *Le souffle de l'espérance*, Taizé, Les presses de Taizé, 1985, pp. 27s.

² Voir R. Girault, *Construire l'Eglise une*, Paris, Desclée de Brouwer, 1990, pp. 56-106.

des signes d'espoir sont donnés à voir dans de nombreuses réalisations, qui dépassent de loin les simples événements ponctuels ou les épisodes passagers de ce qu'on a pu appeler un « œcuménisme rituel ». On pourrait en revanche parler ici de « lieux œcuméniques », dans le sens où ces réalisations communes font mesurer que l'œcuménisme n'est pas une utopie, au sens étymologique du terme : une réalité sans lieu (*u-topos*), un mouvement qui n'aurait pas lieu d'être. Au contraire, au cours des dernières décennies, le Christ a rassemblé bien des croyants en lui en les invitant à dépasser les frontières de leurs désunions pour assumer toujours davantage ensemble des tâches que chaque Eglise menait auparavant pour sa part.

La *Charte œcuménique*, signée par les Eglises d'Europe en 2001, en dresse une liste (sans doute non exhaustive) en douze points. Dans bien des régions on peut en découvrir des réalisations concrètes, qui vont de l'action commune auprès des plus défavorisés à l'engagement en faveur de la paix ou de la sauvegarde de la création, en passant par l'assistance pastorale œcuménique dans certains milieux spécifiques. Et dans ce cadre, ceux qui partagent ces services offrent bien des témoignages positifs : si l'œcuménisme est « un idéal, une aspiration au paradis » pour tel aumônier militaire qui travaille de manière œcuménique, ce dernier ajoute : « Nous en avons un avant-goût dans notre ministère et j'ai eu le privilège d'en faire l'expérience directe. C'était toujours bien plus profond que tout ce que j'avais pu imaginer ». On découvre alors que l'œcuménisme n'est pas un luxe ou un élément facultatif, mais « une nécessité évangélique », selon un aumônier en hôpital. Il est vécu sans qu'on en parle : « Cela va tellement de soi ! », affirme ce responsable de l'Association « Chrétiens & sida »³.

Dans certains lieux, même la formation chrétienne est commune à différentes Eglises. Ainsi diverses paroisses, notamment réformées et catholiques, connaissent une active collaboration au niveau de la catéchèse des enfants. Mais de tels laboratoires œcuméniques existent aussi dans le domaine des études théologiques. Un lieu où cela se donne est l'Institut œcuménique de Bossey (Suisse). Le secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises, dont dépend cet institut, raconte :

Chaque année un groupe d'une quarantaine d'étudiants du monde entier et de toutes les traditions chrétiennes s'y retrouvent. Chaque matin ils célèbrent la prière commune : des pentecôtistes, des

³ Témoignages recueillis dans *Unité des Chrétiens*, n° 163, juillet 2011, pp. 11, 16 et 22.

baptistes, des méthodistes, des orthodoxes, des luthériens, des catholiques, des anglicans, de Chine, du Nigéria, du Brésil, du Pacifique, d'Ukraine, de Corée, d'Inde, de France, du Canada. La première semaine, tous disent : « Impossible, je n'arrive pas à prier avec ces gens : ils dansent – cela ne va pas ! » ; « Ils prient Marie – cela ne va pas ! » ; « Ils adressent des prières à des icônes – cela ne va pas ! » ; ou encore : « Chez eux, une femme donne la bénédiction – cela ne peut pas aller ». Après quatre semaines ils disent : « En fait, oui, ça va ! Pourquoi ne devrions-nous pas danser devant Dieu comme les Ethiopiens ? » ; « En fait, Marie n'est pas adorée, mais vénérée comme un modèle dans la foi ! » ; « En fait les icônes ne sont pas des idoles, mais elles aident à donner à notre foi une expression vivante... » ; « Et les femmes peuvent bien bénir, puisqu'auprès de Dieu les différences de sexe sont abolies ! ». Voilà comment parlent les étudiants. Et chez les jeunes réside beaucoup de sagesse. Après leurs mois d'études communes, ils ne veulent plus se séparer les uns des autres⁴.

Cette expérience que des étudiants partagent là durant quelques mois, certains la tentent pour leur existence tout entière. Ils vont jusqu'à partager radicalement toute leur vie humaine et spirituelle avec des chrétiens de confessions différentes : ils se rassemblent dans des communautés monastiques œcuméniques. On pense à Taizé (France), à Chevetogne (Belgique), à Bose (Italie), ou aussi à la communauté catholique à vocation œcuménique du Chemin-Neuf. Comme l'écrivit le fondateur d'une de ces communautés, pour réaliser une telle vie commune interconfessionnelle, « beaucoup de courage, d'audace évangélique, de parrhésie est nécessaire ; mais aussi une grande capacité à se dépouiller des richesses confessionnelles non essentielles à la 'suivance' du Christ, une grande soumission réciproque, la capacité de parcourir deux milles avec celui qui ne demande que d'en faire un. Il y faut le feu intérieur, la passion de la communion qui cherche l'unité plurielle, indiquant en avant une unité à atteindre ensemble »⁵.

Ainsi, lorsque des chrétiens de différentes Eglises vivent ensemble et prient quotidiennement en commun, lorsqu'ils écoutent l'unique Parole de Dieu, qu'ils obéissent à la même volonté communautaire et adoptent un même rythme spirituel, ils peuvent s'engager sur un chemin de rencontre et de pardon, où les éléments d'unité prennent toujours davantage d'importance et ceux qui divisent se trouvent peu

⁴ O.F. Tveit, « Impuls: „Geht doch” » (allocution lors du deuxième *Kirchentag* œcuménique des Eglises allemandes à Munich, le 14 mai 2010), cité selon www.oikoumene.org.

⁵ E. Bianchi, *Si tu savais le don de Dieu*, Bruxelles, Editions Lessius, 2001, p. 236.

à peu dépassés. La vie et le service communs rendent ainsi possible la recherche patiente des démarches à entreprendre en vue d'une pleine communion dans une Eglise plurielle.

Ce qui se produit ainsi à Bossey, ou à Taizé, à Chevetogne, à Bose, et ailleurs, comme dans un laboratoire, peut alors aussi s'étendre à des contextes plus vastes : c'est un cheminement à la fois laborieux et fructueux auquel sont appelées non seulement des personnes individuelles, mais les Eglises dans leur ensemble également. Ces expériences locales montrent donc à ces dernières que des « identités reliant » (des éléments de rencontre, des analogies qui traversent les frontières traditionnelles séparant les confessions) sont déjà à l'œuvre parmi les chrétiens et qu'il s'agit de s'engager ensemble pour les rendre visibles : en effet, elles se révèlent parfois même plus prometteuses que les seuls débats institutionnels.

Le consensus dans le dialogue

L'autre pôle de l'œcuménisme, précisément, réside dans le dialogue théologique. Sa complexité peut parfois faire croire que son horizon est plus menaçant et ses perspectives moins chargées d'espoir. Il faut toutefois aussi reconnaître dans le foisonnement de grands dialogues doctrinaux, à tous les niveaux et entre toutes les Eglises historiques, au cours des dernières décennies, une manifestation impressionnante de l'espérance œcuménique. Toutes les principales Eglises historiques (notamment catholique romaine, anglicane, luthérienne, réformée, méthodiste en Occident, ainsi que les différentes Eglises orthodoxes et orientales) se sont en effet engagées dans des dialogues officiels entre elles, tant au plan mondial que dans différentes régions du monde. Notons bien qu'il s'agit là de commissions mandatées par les plus hautes instances des Eglises qu'elles représentent, et non seulement de dialogues à caractère privé ou libre, comme ceux – précurseurs – qui ont eu lieu entre anglicans et catholiques au cours des « conférences de Malines » au tout début du XX^e siècle ou parmi les prêtres et pasteurs du Groupe des Dombes, qui pratiquent leur théologie œcuménique « toute ruisselante de prière » depuis 1937.

Les dialogues à la fois bilatéraux et multilatéraux entre Eglises ont abordé l'essentiel des points litigieux et ont à chaque fois permis de préciser de manière plus ciblée les éléments de divergence entre les Eglises. On observe pourtant actuellement une impression de ralentissement dans ce domaine. Mais il faut reconnaître que cette stagnation ressentie est d'abord un effet du succès du mouvement

œcuménique, et non l'expression de son échec : elle est sans doute due au fait qu'on est déjà arrivé très loin dans le dialogue et qu'une fois dépassé le stade de l'approvisionnement réciproque, qui était assez facile et somme toute plutôt gratifiant, une nouvelle étape doit maintenant s'ouvrir, plus rude, car elle exige d'affronter les divergences de fond et d'envisager des déclarations de reconnaissance mutuelle ou de communion ecclésiale. Or avant de parvenir à ces avancées, un certain découragement peut s'installer, car on s'aperçoit que ces démarches pourront prendre beaucoup de temps. Ainsi l'unité que l'on espérait et que l'on entrevoyait pour un avenir très proche dans les années qui ont immédiatement suivi le Concile Vatican II – lorsque l'Eglise catholique a rejoint le mouvement œcuménique – semble désormais renvoyée à bien plus tard...

Les Eglises ont ainsi connu, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les moments forts de la marche vers l'unité, mais aussi les périodes de ralentissement : les difficultés en effet n'ont certes pas manqué, en raison notamment d'un retour récurrent du confessionnalisme et de l'affirmation intransigeante des identités propres, croisées avec une diversification croissante à l'interne de chaque confession même. L'étape actuelle du dialogue peut alors apparaître angoissante pour les Eglises, car les démarches à entreprendre en vue de la communion rendront probablement plus poreuses les frontières classiques entre dénominations et devront faire émerger de nouvelles identités. Or ce sont les identités « confessionnelles » morcelées qui semblent aujourd'hui dominer, au point qu'on en vient à proposer, dans le débat entre Eglises, un « œcuménisme des profils », où chaque tradition met en avant sa propre identité confessionnelle avant d'entrer dans un dialogue effectif. Mais il est légitime de se demander s'il ne s'agit pas là que « d'un simple slogan par rapport à des contextes et des réalités qui ont largement évolué ? N'est-ce pas là la simple valorisation d'une tradition, peut-être au détriment des exigences nouvelles de l'Evangile dans un monde différent ? »⁶.

En effet, les identités confessionnelles figées (et par ailleurs largement rêvées) ne doivent pas avoir le dernier mot. Car le dialogue entre Eglises a produit bien des évolutions et déplacé – voire levé – de manière irréversible toute une série de frontières : certains acquis du mouvement œcuménique ne sont ainsi plus négociables. On peut penser à divers consensus de théologiens qui ont conduit à la communion entre Eglises, ainsi la Concorde de Leuenberg, qui établit,

⁶ E. Parmentier, « L'œcuménisme : avancées et perplexités des Eglises issues de la Réforme », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuse*, 90/4 (2010), p. 532.

depuis 1973, la communion ecclésiale entre les Eglises luthériennes, réformées et unies européennes ; d'autres accords encore scellent la communion entre Eglises : ainsi les déclarations de Meissen (1991), de Porvoo (1994) et de Reuilly (1999) établissent la communion entre les principales Eglises issues de la Réforme en Europe et les Eglises anglicanes britanniques. Les XX^e et XXI^e siècles ont même connu l'union de différentes Eglises marquées par la Réforme, comme en Australie (entre luthériens, presbytériens et méthodistes), aux Pays-Bas ou en France (entre luthériens et réformés).

Si les frontières confessionnelles semblent ainsi s'estomper entre les Eglises historiques de la Réforme, qu'en est-il dans le monde catholique et orthodoxe ? Des dialogues fructueux ont eu lieu là aussi et ont amené à des démarches symboliquement fortes, comme la levée des condamnations réciproques et des anathèmes entre catholiques et orthodoxes par le pape Paul VI et le patriarche Athénagoras I^{er} en 1964. Des déclarations communes de la foi christologique ont aussi été prononcées, notamment entre le pape et les patriarches des anciennes Eglises orientales : des accords importants puisqu'ils attestent que le centre de la foi de ces différentes Eglises est bien le même.

Dans ce contexte, un autre accord fondamental doit être mis en évidence, car il touche le cœur même de la foi, et en même temps l'un des objets essentiels des divisions du XVI^e siècle : celui ayant abouti à la *Déclaration commune sur la justification*, signée par les instances officielles au niveau mondial des Eglises catholique et luthérienne en 1999. Il s'agit là d'un pas important car, pour la première fois, l'Eglise catholique et une Eglise issue de la Réforme déclarent officiellement leur consensus ; mais il ne s'agit encore que d'un premier pas : « Les compréhensions de la justification ne sont pas pour autant identiques. Elles sont cependant compatibles et ouvertes l'une à l'autre ». De plus, cette déclaration ne scelle certes pas la « pleine communion ecclésiale. Elle ne permet pas encore la célébration commune de la Parole et des sacrements »⁷.

Pour y avancer, de nouvelles démarches théologiques et ecclésiales devront être entreprises, qui porteront essentiellement sur la compréhension de l'Eglise, et devront permettre d'oser dépasser les conceptions trop rigides, pour s'ouvrir toujours davantage à l'autre, sans que qui que ce soit ait à se renier soi-même. Ces discussions profiteront de l'évolution que la méthodologie des dialogues a connue : au cours de ces décennies, on est en effet passé de la signature d'accords de convergence à l'adoption de consensus différenciés

⁷ A. Birmelé, *La communion ecclésiale*, Paris, Cerf, 2000, p. 9 et 277.

(comme dans le cas de la *Déclaration commune sur la justification*). On ne vise plus l'uniformité entre les partenaires du dialogue, mais on se demande, sur la base de fondements de la foi reconnus communs (consensus fondamental), quelles différences non séparatrices dans la formulation de la foi cet accord peut supporter (consensus différencié).

« Cette méthode marque un progrès réel vers la recomposition espérée d'un consensus total dans la foi, parce qu'elle situe à un niveau mutuellement reconnu ce qui fait encore l'objet d'une différence sensible »⁸. Le grand espoir que cette méthode soulève est que le consensus absorbe les différences, sans que celles-ci remettent en cause celui-là.

Hormis ces ouvertures décisives dans la méthodologie du dialogue, d'autres élargissements touchent actuellement le mouvement œcuménique : ses thématiques se diversifient (notamment sur le plan de l'éthique, où les divergences ne sont pas essentiellement interconfessionnelles, mais internes aux Eglises mêmes) ; de plus, ses interlocuteurs s'étendent à d'autres milieux ecclésiaux (un nouvel ensemble constitué par la « nébuleuse » des Eglises évangéliques, pentecôtistes voire « émergentes » s'ajoute désormais à la table du dialogue, également dans des contextes officiels) et géographiques (même si le centre de l'œcuménisme reste l'Occident européen, qui est à la base des divisions ecclésiales séculaires, mais les a aussi exportées sur les autres continents, dont les représentants sont désormais aussi partie prenante du dialogue). L'apparition de ces nouveaux partenaires dans le dialogue constitue une réelle espérance pour le mouvement œcuménique : en effet, ce dernier s'est largement développé parallèlement au mouvement pentecôtiste, qui a lui aussi caractérisé le XX^e siècle chrétien, mais celui-ci est resté isolé de celui-là, voire l'a rejeté. La perspective d'une réconciliation ne peut que constituer une attitude d'Évangile, dans la mesure où elle conduit à une reconnaissance mutuelle dans la rencontre avec le Christ.

Une question demeure toutefois encore ouverte : quel rapport maintenir entre l'unité espérée et une légitime pluralité entre chrétiens ? En d'autres termes, quelle est la conception de l'unité que l'on vise ? Si les Eglises ne sont pas unanimes pour répondre à cette question, « on reconnaît toutefois généralement que le but de l'œcuménisme est en fin de compte une unité dans la diversité, car seule une telle compréhension de l'unité correspond à l'essence du Dieu trinitaire, que les Eglises sont appelées à refléter dans leurs structures

terrestres »⁹. De cette unité promise et espérée dans la foi, qui nous attire depuis cet avenir qu'est Dieu lui-même, les Eglises ont donc à inventer des signes, institutionnellement, afin que le centre commun de la foi des chrétiens serve de modèle également à leur aspiration à l'unité.

Pour un œcuménisme spirituel

Cela nous amène à soulever en conclusion un ultime espoir essentiel, une piste pour sortir le mouvement œcuménique de l'ornière dans laquelle il semble enlisé : le désir de renouer avec un œcuménisme spirituel, qui ne serait pas de simple diplomatie, mais qui appelle tous les acteurs et toutes les Eglises, plutôt qu'à des calculs, à une authentique *metanoia*, à une véritable conversion. Il s'agit de découvrir que notre identité n'est pas dans un « profil » protestant, une « tradition » catholique ou orthodoxe ou un « courant » quel qu'il soit (évangélique, pentecôtiste...), mais qu'elle nous est donnée en Christ, et que c'est à lui que tous les chrétiens sont appelés à revenir. Or c'est en lui aussi que réside notre seule espérance, puisqu'il est lui-même l'unique tête de ce Corps qu'est son Eglise.

Ainsi, pour avancer au gré de l'espérance œcuménique, il s'agit de ne pas pointer seulement vers l'avant, vers la visée espérée, en lançant à l'envi, comme un slogan, cette seule phrase : « Que tous soient un ! » (dont il faut aussi nous souvenir qu'il s'agit bien d'une prière, et non d'un programme de travail pour les disciples...), mais se baser sur cette certitude qui fonde ultimement tous les liens œcuméniques des chrétiens : « Il y a un seul corps et un seul Esprit, de même que votre vocation vous a appelés à une seule espérance ; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui règne sur tous, agit par tous, et demeure en tous » (Ep 4,4-6). Oui, l'unité espérée est déjà donnée ! Le même Evangile rassemble des hommes et des femmes appartenant à toutes les confessions, et allume dans leur cœur le désir profond de la pleine unité des disciples du Christ.

Même si certaines lueurs apparaissent ainsi, il serait certes un peu trop optimiste de considérer dépassée la crise de l'élan œcuménique. Observons toutefois qu'on en revient à parler aujourd'hui avec insistance d'« œcuménisme spirituel », comme aux premières décennies du mouvement œcuménique. Ainsi le cardinal Kurt Koch (comme

⁹ J. Oeldemann, *Einheit der Christen – Wunsch oder Wirklichkeit?*, Regensburg, Friedrich Pustet, 2009, p. 183.

l'avait fait son prédécesseur à la tête du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens) a récemment appelé à revenir à l'élan initial qui a mis en route le mouvement œcuménique, à savoir un mouvement spirituel : « L'engagement œcuménique est une tâche spirituelle et l'œcuménisme spirituel est l'âme de l'œcuménisme »¹⁰. Quant au pape Benoît XVI, après avoir affirmé dès le début de son pontificat son engagement premier au service de la communion entre les Eglises, il souligne que l'unité ne pourra pas être atteinte seulement à travers des efforts humains, mais qu'elle est un don et une œuvre de l'Esprit saint : l'effort œcuménique, par conséquent, est un travail spirituel. Cette insistance salutaire sur l'œcuménisme spirituel n'entend bien sûr pas favoriser une acceptation passive de la situation actuelle, ni nous exempter de la responsabilité de parcourir les chemins difficiles mais prophétiques vers l'unité et la communion des Eglises. Cela ne signifie pas davantage qu'il faille, pour vivre « spirituellement » cette unité, nous débarrasser de nos institutions – car on en créerait inévitablement de nouvelles ! Mais c'est un appel à nous convertir pour chercher tous ensemble à revenir vers le centre commun qui nous anime. En réalité, la soumission à l'action de l'Esprit saint exige de la persévérance pour cheminer avec les autres chrétiens ; elle demande que l'on ne se résigne pas devant la division, en se contentant d'un œcuménisme nourri de cordialité, de solidarité, de respect réciproque, mais privé d'une véritable recherche de la communion visible, celle-là même pour laquelle Jésus a prié la veille de sa passion.

Et comprenons bien ceci : cette spiritualité œcuménique qui tend à s'affirmer aujourd'hui ne peut pas être le résultat de la spécialisation des spiritualités, comme si, à côté de la spiritualité d'un saint, d'un mouvement ou d'une confession, on pouvait trouver place également pour une spiritualité de l'œcuménisme. Non, la spiritualité ne peut connaître aucune spécialisation sur un domaine particulier, mais elle est une et demeure inaltérable : c'est la vie animée par l'Esprit saint, qui incorpore chaque croyant au Christ dans son cheminement vers le Père. La vocation universelle à la sainteté est unique, comme l'est, dans son essence, la voie tracée par l'Esprit saint, qui sanctifie le chrétien et le rend conforme au Christ.

Une grande vigilance est donc requise, car l'œcuménisme peut toujours être vécu, dans les moments d'enthousiasme ou dans ceux de crise, comme une simple option, qui serait réservée à certains

¹⁰ K. Koch, « Sviluppo ecumenico e nuove sfide », *Studi ecumenici*, 29 (2011), p. 203.

spécialistes ou aux seuls volontaires ! Or « l'œcuménisme n'est pas qu'un 'appendice' quelconque qui s'ajoute à l'activité traditionnelle de l'Eglise. Au contraire, il est partie intégrante de sa vie et de son action, et il doit par conséquent pénétrer tout cet ensemble »¹¹. Pour cette raison, les chrétiens ont à accomplir toujours toutes les tentatives et tous les efforts qui se présentent à eux en vue de l'unité. Ils ne peuvent pas négliger de tenir compte les uns des autres, car le baptême, quoi qu'il en soit, les a déjà incorporés au Christ. Et « il ne se peut faire que ceux qui sont vraiment persuadés que Dieu leur est Père en commun, et que Christ est leur chef seul à tous, ne soient conjoints entre eux en amour fraternel, pour communiquer ensemble au profit l'un de l'autre »¹².

L'œcuménisme n'est dès lors pas un habit que l'on pourrait revêtir ou ôter selon les circonstances et les saisons ; mais il s'agit d'une dimension fondamentale du vécu et du témoignage des disciples du Christ : si la spiritualité est véritablement chrétienne, elle sera forcément aussi œcuménique, capable de s'opposer aux fractionnements, aux divisions, aux antagonismes, aux concurrences, aux références à soi-même ; elle conduira à reconnaître « la sagesse multiple de Dieu » (Ep 3,10) présente dans toutes les communautés chrétiennes. Cette spiritualité de communion sera alors vécue comme un art de l'écoute : non pas pour rechercher chez l'autre, dans l'autre Eglise, ce qu'il y a de plus semblable, mais pour accueillir l'altérité plutôt que de la gommer. Dans la rencontre œcuménique, l'écoute deviendra un partage de la vie et des biens spirituels, une fréquentation réciproque, un apprentissage de ce qui peut blesser l'autre ou lui apparaître irrecevable. Ainsi tomberont les préjugés, ainsi sera défaite la peur de l'autre, la tentation d'identifier différence et division : et ainsi s'ouvrira la possibilité de penser la foi avec l'autre, de s'interroger sur son avenir, sa transmission, l'évangélisation de ce monde que Dieu a tant aimé qu'il lui a donné son Fils unique (Jn 3,16).

Cette prise en compte de la diversité et de l'altérité n'ouvre certainement pas la porte au relativisme, si l'on accepte que dans toute rencontre et dans tout échange règne, en Seigneur, Jésus-Christ. Car c'est lui qui réunit tout en distinguant, qui rend commun tandis qu'il personnalise, qui nous conduit tous ensemble vers le Royaume à venir. Et en reconnaissant sa présence, on sera assuré que la diversité des dons s'harmonise également dans la prière : la prière les uns

¹¹ Jean-Paul II, Lettre encyclique *Ut unum sint*, n° 20, cité selon www.vatican.va.

¹² J. Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, IV,1,3, Genève, Labor et Fides, 1958, p. 13.

pour les autres, mais aussi la prière commune, véritable invocation d'une unique eucharistie. Car dans la prière nous portons tout ce que nous sommes, mais aussi tout ce que nous ne sommes pas encore et que nous devons devenir, suivant la volonté et l'appel du Seigneur. ■